

ROMAN-RÉALITÉ

Du même auteur

Alégracia et le Serpent d'Argent

Les Six Brumes, 2005

Alégracia et les Xayiris vol. 1

Les Six Brumes, 2006

Alégracia et les Xayiris vol. 2

Les Six Brumes, 2007

Alégracia et le Dernier Assaut

Les Six Brumes, 2009

Sintara et le Scarabée de Machaeom

Les Six Brumes, 2010

Toi et moi, it's complicated

Coups de tête, 2010

DOMINIC BELLAVANCE

ROMAN-RÉALITÉ

ROMAN



Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, et la SODEC pour son appui financier en vertu du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Conception graphique de la couverture : Marc-Antoine Rousseau

Composition typographique : Nicolas Calvé

Mise en page : Ghislaine Guérard

Révision linguistique : Fleur Neesham

Correction d'épreuves : Pierre-Yves Villeneuve

© Dominic Bellavance et Les 400 coups, 2011

Dépôt légal – 3^e trimestre 2011

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-923603-91-9

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.

Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Tous droits réservés

Imprimé au Canada.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Bellavance, Dominic, 1982-

Roman-réalité

Texte en français seulement.

ISBN 978-2-923603-91-9

I. Titre.

PS8603.E54R65 2011

C843'.6

C2011-941249-7

PS9603.E54R65 2011

*You must stay drunk on writing
so that reality cannot destroy you.*

RAY BRADBURY

PRÉFACE

J'ARRIVE d'un concours littéraire où les gagnants étaient sélectionnés pour leur beauté corporelle.

Vous avez bien lu.

Tout a commencé au mois de mars, quand on m'a contacté par téléphone pendant que je notais des travaux longs, seul chez moi, pour mon cours de création littéraire à l'Université Laval. Je soupirais, comme toujours, en me demandant si les documents qui recouvraient mon bureau méritaient les heures que j'investissais dans leur correction.

Le téléphone sonnait et j'ai balayé mon visage en sueur de ma main libre avant de décrocher. Un individu à la voix nasillarde s'est présenté : il se nommait Christian Barré, et prétendait me connaître. Moi, je n'avais jamais entendu parler de lui. Il sollicitait mon aide pour la réalisation d'un projet littéraire qu'il décrivait lui-même comme étant « des plus innovateurs ».

Le visage ramolli par la lassitude, je lui ai demandé des clarifications, et il m'a expliqué en quoi consistait sa démarche.

Je lui ai raccroché au nez.

J'ai à peine eu le temps de démarrer ma machine à espresso que la sonnerie du téléphone m'a déchiré les tympans une nouvelle fois.

C'était encore lui.

D'une longue phrase sans virgule, il a énoncé son idée jusqu'à la fin, en me suppliant cette fois de garder le combiné à mon oreille. Je l'écoutais à moitié, en croquant mon Subway dégoulinant de mayonnaise et en répondant par des monosyllabes, la bouche pleine, et parfois en exprimant mes émotions par des « hum » ou des grognements. Il ne manquait que le poil et un collier pour qu'on me confonde avec mon défunt chien.

M. Barré a néanmoins capté mon attention quand il m'a annoncé le salaire que j'empocherai si j'acceptais de m'associer à lui. Le cœur m'a sauté: du budget, il en avait. Non seulement il fournissait la majeure partie de l'investissement, mais les gouvernements provincial ET fédéral finançaient son projet qui – disons-le – s'éloignait des conventions littéraires.

À cette nouvelle, j'ai senti mon visage rougir de jalousie.

Voyez-vous, j'ai moi-même envoyé plusieurs demandes au Conseil des arts et des lettres du Québec et au Conseil des arts du Canada pour entreprendre la rédaction de mon recueil de poésie.

Deux chaque année depuis trente ans. Autant d'enthousiasme a généré une coquette pile de lettres de refus que j'ai rangées dans mon garde-robe, à l'intérieur d'une boîte à souliers, en me disant que le jour où je recevrais une réponse positive de la part des instances gouvernementales, je mettrais au rancart les ours Charmin pendant deux semaines.

J'aurais pu me questionner sur mes valeurs et principes en tant que professeur de lettres. J'aurais pu refuser, prétextant que la littérature, la « vraie », celle qui définit les cultures et le monde, se crée entre quatre murs, dans la solitude, comme l'expliquait Jacques Godbout dans *Salut Galarneau !*. Mais, au fond, qu'est-ce que j'en savais ? Si je détenais la vérité depuis tout ce temps, les éditeurs, eux, ne l'avaient jamais compris.

Le con dans l'histoire, c'était moi.

Après mûre réflexion et trois tasses de café, je me suis laissé tenter, ne serait-ce que pour voir la couleur de l'argent que M. Barré m'avait promis.

J'ai dit oui.

Voici donc son idée : il souhaitait expédier quatre jeunes étudiants (deux hommes et deux femmes) dans un chalet isolé au cœur de Charlevoix, et ce, dès cet été, du 14 au 25 juillet. Ces aspirants écrivains rédigeraient chaque jour un texte d'au moins 300 mots pour nous raconter leur quotidien, nous faire état de leurs émotions et de leurs rapports avec les autres.

Et moi, quel serait mon rôle ?

Dans ce chalet, on retrouverait des dizaines de webcams et autant de micros dissimulés dans chaque

recoin sombre. Les fils de ces engins seraient reliés à mon ordinateur personnel. Métaphoriquement parlant. Je disposerais tout de même d'une connexion sans fil vers ce réseau d'espionnage huilé au quart de tour.

Avec ces images et ces bruits, je rapporterais les faits saillants de ces journées à vous, chers lecteurs, en deux ou trois pages avec l'œil extérieur que vous recherchiez, sans filtre ni menterie. M. Barré me l'a précisé: je devrais tout vous raconter, peu importe si cela impliquait la retranscription d'un blasphème ou des détails sur une partie de jambes en l'air. Nos vacanciers, eux, recevraient la consigne d'être plus introspectifs, plus personnels.

En bons étudiants qu'ils étaient, j'ai pensé qu'ils ignoreraient cette règle, et bien d'autres.

La réunion de ces textes entraînerait la création du premier roman-réalité jamais produit sur notre planète.

Aujourd'hui, nous sommes le 5 mai et le projet commencera dans deux mois. Les concours littéraires interuniversitaires et collégiaux pour la sélection des candidats, les éliminations finales, les entrevues, toutes ces étapes sont franchies. Nous avons retenu quatre participants qui savent bien manier la plume, et j'avoue que les deux filles sont particulièrement jolies.

De là me vient un fort sentiment d'agacement.

Je m'explique...

Pendant que je trônais parmi les juges pour ces concours, vers la mi-avril, on m'avait transmis une

consigne précise: ne garder que les candidats qui avaient du charme.

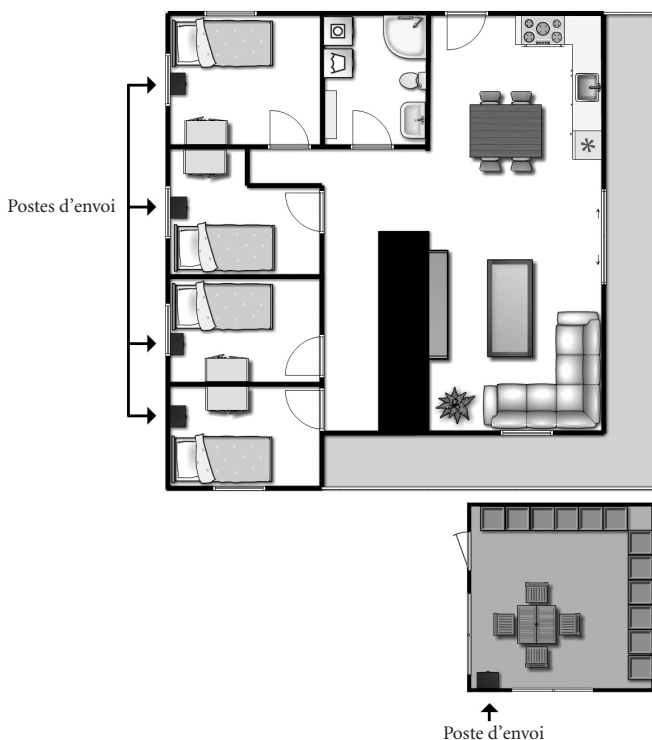
J'avais pouffé de rire en entendant une pareille absurdité, mais le collègue qui m'avait soufflé la directive l'avait réitérée, avec sérieux. N'en croyant pas mes oreilles, je m'étais informé auprès de M. Barré directement et, d'une voix chancelante, il me l'avait confirmé: il recherchait des jeunes à la fois capables de s'exprimer par écrit et de charmer leur voisin(e) avec leur belle gueule. Mais ce n'était pas tout! Ils devaient aussi être célibataires.

Donc, en plus de juger l'écriture de nos auteurs, nous devons effectuer des recherches auprès de leurs parents, de leurs amis, sur MySpace, Twitter et Facebook pour connaître leurs antécédents relationnels. Résultat: parmi la pile de papiers et de photos qui jonchaient nos bureaux, nous avons trouvé quatre perles rares.

Leurs noms: Élizabeth, Lauriane, Félix et Xavier. Inutile de les présenter, pour le moment; ils s'occuperont eux-mêmes de cette tâche.

En juillet, donc, nous enverrons nos quatre top-modèles-apprentis-écrivains dans un chalet, lui-même situé dans un coin tranquille – pour ne pas dire totalement inhabité – de Charlevoix. Je vous montre d'abord un plan sommaire de cette habitation et je vous en expliquerai ensuite certaines particularités.

Ce bâtiment est équipé des commodités de base: salon, cuisine, chambres et même une toilette avec un siège rembourré. Remarquez, dans les chambres,



les petits meubles où il est indiqué « postes d'envoi » : ce sont des scanners reliés au quartier général, là où M. Barré prendra ses bains de pieds en lisant les textes de nos participants.

Drôle d'idée, tout de même, de privilégier le papier alors que les discours sur le numérique déchirent l'Internet.

Le deuxième élément hors du commun est la présence d'un cabanon poussiéreux, à droite. Ce repaire contient des casiers en métal qui s'ouvriront à minuit précis, grâce à des dispositifs électroniques

et à raison d'un par jour. Quand j'ai demandé aux forces supérieures de me divulguer le contenu de ces casiers, on m'a répondu, malgré mon insistance, qu'il s'agissait de « surprises spécialement choisies pour nos écrivains ». Ah ! J'aurai donc la surprise en même temps qu'eux.

Voilà pour l'essentiel. Je mets ainsi fin à mon discours en laissant place aux aventures rocambolesques de nos protégés. Embarquez dans le bateau, nous partons !

Votre capitaine,

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Julien Ponton', written in a cursive style.

Julien Ponton

À : Christian Barré
De : Julien Ponton
Date : 13 juillet 2010, 19 h 34
Objet : Les webcams???

Salut Christian,

Le projet commence demain. Tu dois être stressé, non ?

Je dois malheureusement te faire part d'un problème. J'ai ouvert le fichier .ZIP que tu m'as envoyé avant-hier et les icônes de caméra ne fonctionnent pas. Pas une. C'est normal? Doit-on envoyer un technicien ici pour vérifier le câblage de mon Mac ?

Merci et bonne chance pour les préparatifs,
Julien

À : Julien Ponton
De : Christian Barré
Date : 13 juillet 2010, 19 h 49
Objet : Re : Les webcams???

Je les active à minuit. C'était expliqué dans le document Word que j'avais joint. As-tu pris la peine de le lire, au moins ?

À : Christian Barré
De : Julien Ponton
Date : 13 juillet 2010, 19 h 55
Objet : Re : Re : Les webcams ???

Tu parles du fichier « lisez-moi.doc » ? Ah ! Eh bien, oui. Je m'excuse.

14 JUILLET

Infractions

Élizabeth : ○○○

Félix : ○○○

Lauriane : ○○○

Xavier : ○○○

LA VRAIE HISTOIRE

Chronique quotidienne de Julien Ponton

EH BIEN, VOILÀ. La première journée est passée.

Nous pouvons dire que nous avons assisté ici aux étincelles des premiers regards : le déploiement d'un attirail d'artifices pour impressionner les membres du sexe opposé, telle une danse de paons incertains de leurs plumes. Tous les ingrédients s'y trouvaient : sourires exagérés, rires forcés, discussions sans substance et une pincée d'alcool pour empirer chacun de ces gestes.

Le problème, pour moi, est que je dois m'enchaîner à mon ordinateur toute la journée et toute la soirée pour capturer *le* détail qui rendra cette journée intéressante. Et dire que je devrai m'accrocher à cet écran jusqu'au 25 juillet ! Je vais rapprocher la machine à espresso.

Ah ! ces jeunes et leur hypersexualisation ! Je n'aurais jamais cru qu'ils passeraient si vite à l'attaque – j'en suis encore bouche bée – et je parie qu'avant la fin de la semaine, je serai aux premières

loges pour contempler, bien malgré moi, les premières figures tordues par un orgasme. À moins que ce soit dans les plaisirs solitaires, mais alors là, j'aurais besoin de mon psychologue pour m'en remettre.

Je viens de lire les papiers de nos quatre amis. Lauriane est assez énergique dans sa façon d'écrire, même si sa prose se rapproche dangereusement de la langue parlée. Félix l'a bien jugée en la qualifiant de fille naïve ; elle agit comme une gamine sans supervision parentale. J'aurais cru que, de nos jours, une jeune adulte de dix-huit ans aurait fait preuve d'un minimum de maturité. Dans mon temps, les filles se mariaient à son âge. Aujourd'hui, Lauriane laissait traîner sa vaisselle, fuyait les tâches ménagères, ne prenait aucune décision et s'est attachée à Félix alors que lui, il la méprisait sans ménagement. Si des poupées Barbies s'étaient trouvées à portée de main, elle leur aurait construit une maison.

Croyez-moi : cette fille a beau s'habiller comme une gothique, vous comprendrez que la monochromie de son garde-robe sert à occulter un tempérament rose bonbon.

Élizabeth décrit beaucoup, on le devine en voyant la longueur de son texte. Une bonne chose pour vous, chers lecteurs. Quoique la responsabilité d'ordonner la séquence des évènements aurait dû me revenir... Tant mieux, si ça peut m'éviter ce travail.

Xavier et Félix m'ont l'air partis pour être de féroces antagonistes. Cela me convient tout à fait ; les conflits rendent mon visionnement moins ennuyant.

Xavier a déjà fait preuve d'agressivité dans son texte ; même en sachant que des milliers de Québécois liront ses écrits, il mentionne que Félix fume de la marijuana en cachette. Faut pas être gêné ! Croyait-il que la rédaction censurerait le passage le plus intéressant de son texte ? Si oui, il rejoint le clan des naïfs, lui aussi.

Je suivrai avec grand plaisir l'évolution de Félix au cours des prochains jours. Malgré la surabondance d'injures dans ses crachats littéraires, il promet de fournir la dose d'imprévu dont nous aurons besoin pour transformer cette « situation » en « histoire ». J'attends la suite avec impatience.

Bon, ça suffit. Je m'en vais prendre un bain chaud en écoutant la *Symphonie n° 9* de Beethoven. Je répéterai cette thérapie tous les soirs s'il le faut, pour prévenir l'abrutissement prématuré de mon esprit.

Bonne nuit et, je vous en prie, chers participants, faites quelque chose de constructif demain.



Julien Ponton

Loin de chez moi, de ma ville, de mon nid

Élizabeth

14 juillet

Le soleil s'est caché derrière les montagnes depuis trois heures, il est tard, je suis étourdie et, combattant l'envie de ramper vers mon lit, j'essaie de soigner mon écriture. J'étais persuadée qu'on nous laisserait rédiger nos billets sur un ordinateur, par la voie d'un blogue ou d'un autre système plus efficace qu'une simple feuille de papier. Nous sommes revenus à l'âge de pierre.

La dernière fois que j'ai composé un texte de cette façon – ailleurs que dans mes notes de cours –, j'avais treize ans et c'était pour finir mon journal intime. Bien sûr, au travail, je passe mon temps à griffonner les commandes de mes clients dans un carnet. Maintenant que je peux soigner ma calligraphie, croyez-moi, je vais en profiter ; c'est tellement jouissif d'écrire un « e » qui ne ressemble pas à un « c » !

Ce matin, j'ai débarqué d'une voiture beige conduite par un inconnu. Je ne sais pas exactement à quel endroit il m'a laissée, c'est flou, d'après mes estimations, notre chalet se trouve à deux heures de Baie-Saint-Paul, mais les zigzags dans les vallées m'ont désorientée. J'espérais arriver avant de mourir d'en-nui ; Monsieur le chauffeur ne répondait jamais à mes questions.

Au moins, ici, nous avons l'électricité, on a entendu mes prières, car, oui, j'ai prié à chaque kilomètre pour

ne pas me retrouver dans une cabane de pourvoirie équipée avec des lumières au propane. Mon père m'a déjà amenée avec lui en voyage de pêche, il y a quelques années, et je lui en veux encore pour cette infamie.

J'ignorais tout des personnes qui allaient cohabiter avec moi, alors j'ai profité de la journée pour tenter des rapprochements, me rendre intéressante, j'ai souri, j'ai même prodigué quelques flatteries. Cela n'a pas suffi. Je devrai multiplier les efforts pour m'habituer à cette... bande.

Lauriane m'a ignorée, moi, indigne de son attention, et au lieu de profiter de notre compagnie, elle rôdait dans les couloirs en examinant les électroménagers comme pour leur trouver des défauts. En plus, elle s'habille en gothique... Sérieusement, c'est le symbole suprême des marginaux qui s'excluent d'une société plus qu'acceptable. Non, mais... quand j'ai vu son visage poudré pour la première fois, j'ai eu envie de lui expliquer comment ça fonctionne, la vie.

Félix, quant à lui, a l'air timide, ou froid, j'ai de la difficulté à cerner sa personnalité. Il a passé la majeure partie de son temps à rêvasser, assis sur le balcon en regardant le ciel. J'adore sa barbe fine et son regard pénétrant, presque paralysant et, ah ! je me serais ouverte à lui si seulement Lauriane n'avait pas monopolisé son attention.

J'ai donc profité de l'agréable compagnie de Xavier, un jeune homme souriant, le plus normal des trois. Il est né au Saguenay, les espaces verts lui

sont familiers et il doit être le seul d'entre nous qui se sente à l'aise si loin de tout. Il a mon admiration.

Un des casiers s'est ouvert aujourd'hui, dans notre cabanon. Il contenait des boissons alcooliques et des disques compacts, dont un de Damien Rice, mon chanteur préféré, et une dizaine d'autres albums que j'ai cachés pour éviter qu'on les trouve parce que, quand même, qui peut haïr ses oreilles au point de leur faire subir du métal progressif ?

De retour dans le chalet, j'ai mis la musique pour l'ambiance, j'ai concocté des martinis cosmopolitains, et comme Lauriane et Félix dédaignaient l'alcool – tant pis pour eux ! –, j'ai bu en tête-à-tête avec Xavier.

Nous avons bavardé toute la soirée en nous limitant aux banalités ; je lui ai raconté la fois où je travaillais au Cosmos et où la manche de ma chemise s'est enflammée à cause d'une chandelle, et lui m'a parlé des étudiants dans son baccalauréat, de la manière dont il les percevait.

Xavier est... comment dire... un peu mesquin ? Ou ignorant ? Il déteste les artistes qui se prennent au sérieux, du genre à porter le béret et à s'exprimer avec la bouche en « cul-de-poule », comme il le dit, s'enlisant dans mille clichés et préjugés. Il m'en a parlé malgré mes signaux évidents pour l'inciter à changer de sujet. Apparemment, les étudiants qu'il côtoie sont tous pareils.

Je me suis identifiée à sa description « de poètes péteux de broue », mais je n'ai pas réagi, je veux attendre de mieux le connaître avant de le ranger dans la catégorie des crétins.

**Le saviez-vous ? J'ai cassé ma mine quatre fois
en écrivant ça**

Lauriane

14 juillet

Ah ! l'air des montagnes. Les grands espaces et les étoiles dans le ciel. Vous me manquiez tellement !
Je capote.

Aujourd'hui, je n'ai pas vécu une minute d'ennui. Je courais partout. Hi ! hi ! Les autres devaient me prendre pour une vraie folle. Tant pis ! Moi, je suis venue ici pour m'amuser. S'ils ont apporté du sérieux dans leurs valises, c'est leur problème. Je n'en veux pas, moi, du sérieux. Ouste ! Beurk !

En matinée, j'ai découvert Félix, un petit trésor. Si mignon ! On a placoté jusqu'à la tombée de la nuit, étendus dans l'herbe, au bord du bois. Je lui ai tout raconté sur moi. Et la prolixité (oh ! le beau mot compliqué), ce n'est pas mon genre.

J'espère ne pas l'avoir ennuyé. Je suis ainsi avec les gens qui m'inspirent confiance, même si c'est rare. Je parle, je parle, sans savoir quand m'arrêter.

Félix n'est pas comme les gars que j'ai connus au secondaire. Il prend la peine d'écouter, même si je dis des conneries. Avoir de l'attention, pour moi, c'est rare. Au cégep, on me considère comme une marginale à cause de mes goûts vestimentaires. Quand je marche dans les corridors, on murmure des commentaires plates, du genre : « Regarde la *goth* ! » même si je suis vraiment moins radicale que

quand j'avais quinze ans. Je refuse d'être une esclave de la mode. Félix a l'air de comprendre ça.

Quand on est rentrés, Élisabeth se blottissait déjà contre son Xavier. Quelle pouffiasse! Non, mais... Cette fille-là, je la juge VRAIMENT. Elle est comme une araignée avec du *gloss* sur les mandibules. Je suis sûre qu'elle est venue ici juste pour attraper un mâle dans sa toile. Elle a d'ailleurs trouvé le mec parfait pour satisfaire ses besoins.

Xavier... Lui, il a l'air d'évaluer la valeur des filles selon la grosseur de leurs seins (comme la plupart des gars). Il va m'ignorer longtemps, car je porte du B et aucun rembourrage.

Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, après tout, tant qu'ils me laissent dormir.

Faux départ

Xavier

14 juillet

La première journée est déjà terminée. Dois-je dire « enfin » ? Bah ! Écrivons un peu avant de se coucher, question de respecter les règles. Vous ne voudriez pas manquer les détails croustillants de ma journée, non ?

En fait, j'exagère en maudit, car rien n'a croustillé.

Félix, par exemple. Je ne l'ai pas vu sourire une seule fois, sauf durant les présentations du matin. Et encore, son haussement-de-coin-de-lèvre était trop forcé, ça ressemblait à une grimace. Pourquoi il est venu ici si on le dérange tant que ça ?

Ce midi, je me faisais griller un beau huit onces sur le barbecue et il est venu me voir, l'air bourru, en me disant : « Heille *man*, ça pue ton steak ! »

Hein ? WTF ?

Puis il est descendu dans la vallée en sacrant comme un ivrogne qui vient de se faire bannir de son bar préféré. Lauriane est allée le rejoindre plus tard, on ne les a pas revus de la journée. Je n'ai rien compris. Ils ont peur que je les mange ?

Et en passant, mon steak sentait très bon ! Il manquait un peu d'épices, OK, mais ce n'est pas ma faute. Les armoires sont à moitié vides. Et on espère que je fasse du bon barbecue ? Ils s'attendent à quoi ? Qu'on assaisonne notre bouffe avec du foin sec ?

Aujourd'hui, on a reçu un peu de vodka, du triple sec, du vermouth, du jus de canneberge, etc.

Élizabeth nous a fait des drinks de filles, puis on est passés au salon. Très sympathique, la demoiselle, et elle a de la jasette ! Elle est raffinée, a de beaux petits yeux bruns, bref, tout à fait mon genre. Je remercie les organisateurs de l'avoir sélectionnée, sinon j'aurais probablement occupé ma soirée à jouer à la patience dans la cuisine. Mais, là encore, Félix serait venu me dire : « Heille *man*, ton jeu, c'est poche. »

Ostie qu'il m'énarve.

Avant d'aller me coucher, je suis sorti pour regarder les étoiles dans le ciel. OK, ça a l'air débile, mais ça me rappelait mes années d'enfance, quand je vivais à la campagne au nord de Québec. Observer l'infini et ses millions d'étoiles, vous ne pouvez pas savoir à quel point ça fait *chiller*.

J'étais étendu depuis une demi-heure lorsque j'ai entendu quelqu'un tousser, de l'autre bord du chalet. Je m'y suis faufilé et j'ai aperçu Félix, sur le perron arrière, en train d'en griller une. D'après l'odeur, je savais qu'il fumait autre chose qu'une cigarette.

Je ne suis pas contre la drogue, et je ne suis pas choqué qu'il se pète la face avant d'aller se coucher. J'aurais juste aimé qu'il m'en offre. T'sais.

Des conséquences d'un mauvais choix et de se dire : « Astheure, paye pour tes erreurs, le cave »

Félix

14 juillet

Je voulais commencer ma session d'écriture en revenant dans ma chambre ombreuse, mais j'ai préféré sortir pour respirer l'air frais. Calvaire ! Je vais être obligé de perdre douze journées de ma vie avec cette bande d'attardés...

D'abord Xavier. Un ostie d'excité du Lac-Saint-Jean, toujours en train de se faire aller le mâche-patate. Un insignifiant. Un vrai. Dès notre première rencontre, il sautait partout comme une grenouille prise avec une dynamite au cul, en criant : « Venez ! On va faire ci ! On va faire ça ! Je suis bon, je suis *hot* ! » Hé ! wo ! Il se prenait pour qui ? Moi, je voulais rester tranquille, personne n'allait me donner des ordres.

Face à claques.

J'ai rapproché mon visage du sien et lui ai transmis mon mécontentement, peut-être de manière trop subtile. L'idiot n'a rien compris. J'ai dû m'enfermer dans ma chambre pour l'éviter. Ça commence mal.

Lauriane m'offrait une meilleure compagnie, malgré sa naïveté de gamine prépubère qui trippe sur *Ma petite pouliche*. Son air niaiseux la rendait adorable ; je la sentais fragile, j'avais envie de la protéger. Malheureusement, nos sujets de

conversation m'intéressaient autant qu'une entrevue dans le *Dernière Heure*. J'aimais seulement la tonalité des sons qui sortaient de sa bouche et, en ce sens, mon intérêt pour elle était purement physique.

Elizabeth semblait la plus développée – pour ne pas dire « mature » – des trois. Je lui ai parlé pendant dix minutes, mais je préférais garder mes distances. En guise de premières paroles, elle m'a vanté son université. Prévisible. Elle souhaitait me convaincre qu'elle n'était pas une tarte, c'est ça? Ha! C'est toujours la même chose avec les bourgeoises de Westmount: bercées dans l'argent dès leur enfance, elles se contentent d'avoir le cerveau gonflé dans les meilleures écoles et se foutent d'ignorer la vie crasse, la dure, la « vraie ». Cela donne des pitounes qui savent tout, mais qui ne connaissent rien. Des coquilles vides. Notre société aime ça.

La journée semble avoir duré trente-deux heures et je me demande pourquoi j'ai participé à ce concours de merde. Quand j'ai découpé l'invitation dans l'*Impact Campus*, les photographies des montagnes m'ont donné une envie d'évasion. Je voulais changer d'air, j'imagine. Impulsion du moment.

Je vais retourner m'aérer sur le balcon avant de plonger dans le sommeil. J'ai une boule dans la gorge. Une heure de silence, c'est tout ce dont j'ai besoin pour survivre jusqu'au lendemain.

À : Christian Barré
De : Julien Ponton
Date : 14 juillet 2010, 23 h 01
Objet : Qualité littéraire

Salut Christian,

Je ne sais pas si tu as reçu les textes aujourd'hui, mais, sincèrement, qu'est-ce que tu en penses ? Calques, acronymes, anglicismes, parenthèses... Il me semble que la qualité littéraire des éliminatoires était cent fois plus élevée. C'est ridicule de publier ça. Qu'est-ce qu'on fait ? On leur demande de tout réécrire ?

Julien

À : Julien Ponton
De : Christian Barré
Date : 14 juillet 2010, 23 h 11
Objet : Re : Qualité littéraire

On laisse les textes comme ils sont. C'est du roman-réalité.

À : Christian Barré
De : Julien Ponton
Date : 14 juillet 2010, 23 h 15
Objet : Re : Re : Qualité littéraire

Du roman-réalité, oui, je suis d'accord. Mais de publier les textes dans l'état où ils sont, est-ce vraiment un service à rendre à la littérature ? Je suis conscient que le projet est innovateur, qu'il a été subventionné parce qu'il explore des terrains nouveaux, mais si c'est pour promouvoir le côté médiocre des plumes de ces jeunes gens... Tu vois où je veux en venir ?

À : Julien Ponton
De : Christian Barré
Date : 14 juillet 2010, 23 h 21
Objet : Re : Re : Re : Qualité littéraire

Rendre service à la littérature ? Serais-tu devenu un idéaliste, Ponton ?

Notre « service » à la littérature, on l'a déjà rendu en rédigeant nos manuscrits qui, soit dit en passant, regorgent de belles qualités. Ils étaient stylisés, sans acronyme, sans anglicismes et sans parenthèses. On les a soumis. Le système n'en a pas voulu.

Des lettres de refus, j'en ai autant que toi.

Mais... tu prétends vouloir « rendre service à la littérature ». Tu crois encore à ce vieux rêve ?

As-tu consulté les palmarès des ventes de livres au Québec ? La qualité est là, tu penses ? Et les librairies indépendantes ? Elles disparaissent les unes après les autres, j'aimerais te le rappeler.

Aujourd'hui, les livres, on les achète au Walmart ou au Zellers. Et le monde de l'édition comprend ça. Les seuls romans qui se vendent, ce sont les histoires prémâchées, prédigérées et insipides avec un vocabulaire de quarante mots. On les publie par pelletées. Et pourquoi ? Parce qu'on doit combler une demande.

Qu'est-ce que tu veux faire quand ta province est peuplée d'analphabètes ? On a refusé tes œuvres et ça te surprend encore ? Tu me déçois.

Mon service à la littérature, tu vas voir, je vais le rendre à ma manière.

« Tchèque ben », comme on dit.

À : Christian Barré

De : Julien Ponton

Date : 14 juillet 2010, 23 h 33

Objet : Re : Re : Re : Re : Qualité littéraire

Désolé, je ne voulais pas te froisser.